



HAL
open science

Principes du détournement

Alain Vanier

► **To cite this version:**

Alain Vanier. Principes du détournement. Cliniques méditerranéennes, 2003, 2 (68), pp.23 - 35.
10.3917/cm.068.0023 . hal-01522353

HAL Id: hal-01522353

<https://hal.science/hal-01522353>

Submitted on 6 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Vanier

Principes du détournement ¹

Pour ouvrir le dialogue avec Michel Arrivé, je me risquerai, malgré quelques décennies sans commerce régulier avec la linguistique, à interroger le mode particulier de détournement que la psychanalyse opère sur les savoirs référentiels quand elle leur emprunte des concepts pour pouvoir se dire. Cette opération ne manque pas d'ambition puisqu'il s'agit, dans un même mouvement, d'interroger ces savoirs en les subvertissant, en introduisant l'hypothèse de l'inconscient pour montrer leur mode de suture et, en retour, trouver à s'y formuler, en partie au moins, textuellement. Néanmoins, il ne faut pas réduire l'intérêt que Lacan, mais aussi bien Freud avant lui, a pu trouver dans ces emprunts qui étaient parfois des recours. On sait l'espoir mis dans la linguistique structurale comme outil propre à tenter une formalisation de la psychanalyse pour lui donner statut de science.

Le psychanalyste n'est pas un linguiste, car s'il s'intéresse à la parole et au langage, il vise quelque chose qui se trouve au-delà. « Au-delà » est un terme inapproprié ; il s'agit plutôt de quelque chose que la parole cerne et échoue à articuler, car pour la psychanalyse, tout ce qui est articulé n'est pas articulable. La tâche analytique, pourtant, se définit dans cet effort inlassable : la psychanalyse n'est pas une science mais une pratique, rappelle Lacan en 1977. Mais dans ce mouvement, la psychanalyse risque paradoxalement d'apparaître comme un mode de saturation des discours qu'elle interroge. Par exemple, elle ajouterait à la linguistique quelque chose, l'inconscient, qui permettrait de dire une vérité de la théorie dont elle se sert. Elle se présente alors sur le mode d'une complémentarité, d'une complétude que l'hypothèse de l'inconscient pourrait apporter. Or, il s'agit plutôt de

Alain Vanier, psychanalyste, professeur à l'université Paris 7 - Denis Diderot ; 47, avenue Paul Doumer, 75116 Paris.

1. Texte établi et remanié à partir d'une communication au séminaire de recherches *Langage et psychanalyse* du Laboratoire de recherche en psychopathologie clinique, université de Provence.

quelque chose en moins, d'une perte, d'une faille qui constitue le sujet pour la psychanalyse, sujet supporté par un objet originellement perdu, qui est précisément ce que la linguistique « laisse en blanc ». De la même manière, les caractéristiques de l'inconscient sont toujours données en termes négatifs par Freud – on en retrouve d'ailleurs un certain nombre comme attributs divins dans les propos des théologiens de la voie négative : Dieu ne connaît pas le temps, Dieu ne connaît pas la contradiction, Dieu ne connaît pas la négation, etc. Ce quelque chose en moins constitue une limite pour la psychanalyse à systématiser son savoir, à en faire un savoir référentiel. En même temps, l'inconscient est un savoir, dont, par ses effets, il est possible de savoir quelque chose. Quel est alors le statut du savoir ainsi produit ? C'est tout le problème du terme de clinique, surtout quand le psychanalyste constitue son savoir comme nomenclature du réel. Réintroduire et soutenir l'hypothèse de l'inconscient, c'est aussi laisser apparaître la dimension du sujet qui énonce, ordinairement suturé dans l'effort théorique, ce qui ne suppose pas nécessairement le recours au sujet – « je » – dans l'énoncé ou l'épanchement subjectif dans le propos. Il ne s'agit rien moins que de la question du statut de la théorie en psychanalyse, de son rapport au savoir inconscient, écart que Lacan a tenté de régler par le style. La volonté de faire science n'en est pas absente ; d'où le recours à la linguistique, puis à la logique, etc. Mais ces tentatives sont sans arrêt reprises, puis amendées : « Ce que j'énonce [...] supporte mal le terme de "théorie" », écrit Lacan à Maud Mannoni au début des années 1970 ². Ce problème de la théorie est déjà présent chez Freud qui utilisait ce terme avec la prudence que l'on sait.

Il ne s'agit pas ici de recenser les différences ou les écarts entre linguistique et psychanalyse mais simplement de faire jouer une remarque, à savoir que, pour la psychanalyse, le langage ne se soutient que de quelque chose qui n'est pas en lui, mais qui est déterminé par lui et le détermine. Il ne s'agit pas d'insister sur les antagonismes entre linguistique et psychanalyse mais simplement de repérer le mode de déplacement opéré lors du détournement d'un concept d'un champ à l'autre : ainsi la division, la coupure, introduite entre signifiant et signifié ainsi que le renversement de leur rapport qui n'est plus signe font la particularité du mode de reprise de l'algorithme saussurien par Lacan. Cette coupure, bien que nécessaire, ne suffit pas, il y faut autre chose. « Le langage, rappelle Lacan, n'est pas du tout acte du sujet », mais le discours peut l'être à l'occasion.

Cette question, souligne-t-il encore, implique celle de l'origine du langage, « à savoir comment a bien pu arriver un jour qu'il y en ait qui parlent ».

2. Voir M. Mannoni, *Ce qui manque à la vérité pour être dite*, Paris, Denoël, 1988, p. 190.

Or, « c'est très précisément du jour où un certain nombre de gens se sont réunis en s'engageant d'honneur entre eux à ne pas soulever cette question [celle de l'origine du langage] que la linguistique a pu commencer ³ ». Cette décision a pour fonction de « s'abstenir de penser tout ce que pourrait faire sortir le langage comme acte de sujet ». Lacan ajoute que la linguistique a aussi un sujet mais que celui-ci n'a rien à voir, pas plus que celui « des autres sujets qui pourraient être situés dans le champ d'une science actuellement constituée », avec le sujet de l'inconscient, celui de la psychanalyse. Ainsi, l'éviction de l'origine fonde une science. Lacan situe ce moment comme historique, mais, ce faisant, il propose un mythe d'origine de la linguistique. L'origine est une des figures de la question que je cherche à aborder. Toute institution dans le champ de la culture se fonde sur un refoulement, voire sur un rejet. La linguistique se fonde d'exclure du langage, l'« origine », mais aussi sa nature. « Mais le langage se branche-t-il sur quelque chose d'admissible au titre d'une vie quelconque, voilà la question qu'il ne serait pas mal d'éveiller chez les linguistes ⁴. »

Ces questions impliquent la mise en discussion de celles que soulève remarquablement Michel Arrivé dans son livre ⁵, et, en premier lieu, la proposition saussurienne reprise par Lacan, à savoir que, dans la langue, il n'y a que des différences. Un signifiant ne vaut qu'en tant qu'il fait différence avec un autre. Lacan reprendra cet énoncé dans le point de capiton, puis, dans un deuxième temps, avec la définition du signifiant comme représentant le sujet pour un autre signifiant. Cet écart du graphe du désir aux formules du discours est ce qui nous oriente ici. Le détournement opéré par Lacan consiste à réintroduire sujet et jouissance et passer de ceci, qui pourrait être l'écriture saussurienne :

$$S_1 - S_2 \text{ à } \frac{S_1}{S} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

Comment comprendre qu'un mot puisse vouloir dire son contraire – puisque « le bon aise du signifié exige que les signifiants ne soient pas antithétiques ⁶ » – et qu'ainsi dans le rêve « les oppositions sont contractées en une unité ou présentées en une seule fois ⁷ ». Novalis a pu écrire ce qui suit,

3. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, inédit, séance du 27 mars 1968.

4. J. Lacan (1975), « Peut-être à Vincennes... », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 313.

5. M. Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*. Freud, Saussure, Pichon, Lacan, Paris, PUF, 1994.

6. J. Lacan (1970), « Radiophonie », *Autres écrits, op. cit.*, p. 410.

7. S. Freud (1910), « Du sens opposé des mots originaires », *OCF.P. X*, G.W. VIII.

qui n'est pas sans écho pour nous, si l'on songe à Abel, et à Freud : « *Shem-hamphorasch* – le nom du Nom. La véritable définition est un mot *magique*. Toute idée a une échelle de noms – celui qui est le plus haut est absolu et indicible. Vers le milieu de l'échelle, les noms se font plus communs pour passer finalement, par-delà, et devenir des noms antithétiques – dont le dernier, de nouveau, au suprême degré, est indicible (sans nom : *namenlos*)⁸. » Ce mot indicible, ce blanc est celui que méconnaît la parole, mais qui la meut.

Renversons la proposition qui affirme que, dans la langue, il n'y a que des différences et posons la question de savoir pourquoi, pour le névrosé, le discours courant ne semble pas confirmer la conception de la langue comme constituée d'éléments discrets, pourquoi ce discours lui paraît continu ? Une deuxième question se pose de ce point de vue celle de la langue comme nomenclature. Michel Arrivé relève un certain nombre de paradoxes. La correspondance du mot et de la chose relève, indique-t-il, du « vieux rêve de la langue adamique, où règne l'isomorphisme parfait entre les mots et les choses ». Ducrot avait déjà souligné que, dans les échanges verbaux, un certain nombre d'éléments circulaient implicitement ou constituaient des pré-supposés qui mettaient en doute un tel fonctionnement du système de « communication⁹ ». Une autre remarque interroge les propriétés du signifiant : est-il matériel ou non, c'est-à-dire incorporel ? Michel Arrivé souligne que, pour Saussure, le signifiant est différence pure, sans régime positif et, pour la psychanalyse, enraciné dans la matérialité du corps. Pour Lacan, incorporelle est la fonction, incorporée est la structure car il convient de distinguer plusieurs niveaux du corps, en effet le premier corps, celui du symbolique « fait le second de s'y incorporer¹⁰ ». Je voudrais tourner autour de ces questions à partir de ce que nous enseigne la psychanalyse pour les faire varier et tenter d'éclairer cette part obscure, celle que les Lumières plongent dans l'ombre. Comment Lacan appareille-t-il les propositions saussuriennes, les rectifie-t-il pour en user dans le champ de la psychanalyse ? À quoi correspond ainsi la nécessité le penser la batterie des signifiants en relation avec un signifiant qui ne lui appartienne pas ? Quel est le statut de la référence, celui de l'objet, etc. ?

L'origine évincée qui fonderait la linguistique est ce dont ne cesse de traiter la psychanalyse, origine inassignable qui la taraude. Pourquoi parle-t-on ? Pourquoi ça parle ? À cette place prolifèrent les mythes freudiens : Œdipe, Totem et tabou, Moïse, etc. Où faut-il alors ranger la théorie, voire les

8. Novalis (1795-1800), *Fragments*, trad. A. Guerne, édition bilingue, Paris, Aubier Montaigne, 1973, p. 89.

9. O. Ducrot, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1972.

10. J. Lacan (1970), « Radiophonie », *Autres écrits*, op. cit., p. 409.

histoires des malades (*Krankengeschichten*) et leur valeur de fiction ? De même, comment comprendre la prolifération de mythes à certain moment d'une cure, selon l'approche que Lacan propose des productions du petit Hans après l'intervention directe de Freud. Une part de la théorie la limite : s'il s'agit toujours de la réduire, pour autant est-elle jamais complètement résorbable ?

Bien que la psychanalyse conduise à se passer de tout recours à une quelconque transcendance, à un « au nom de... », les enjeux qui se dessinent aujourd'hui autour de la structure du lien social, d'une nouvelle discursivité, fondée, par exemple, sur la différence des sexes pensée comme pure idéologie, comme produit d'un consensus qui pourrait être rectifié, nous interrogent. C'est aussi le statut fondamental ou non de la différence comme la manière de la situer qui sont en cause. Ce débat s'incarne dans la mise en cause d'une certaine position du père dans la culture, dont il faut, pour certains, achever le déclin, pour d'autres, restaurer l'éclat, sans que l'on soit pourtant assuré d'une place historique qui est, semble-t-il, surtout légendaire. Lacan a fait ce parcours, mais ce nouveau statut, s'il efface pour une part sa figure, annule-t-il sa fonction ? Et celle-ci ne se manifeste-t-elle pas, par moments, dans ces grimaces terribles que notre histoire produit ? Cet effet, ce tournant ne se manifeste-t-il pas dans une distribution inédite des névroses, ainsi, dans la fin d'une certaine hystérie, et le développement de la névrose obsessionnelle ? Fin de l'hystérie mais hystérie nouvelle, extension du domaine de la névrose obsessionnelle, figure de l'isolement et de la maîtrise ? Il n'y a pas de transcendance, mais il y a quelque chose qui ne s'attrape que dans le mythe. Il y a dans les théories du langage prélinguistiques, dans cette protolingistique qui se voulait sans reste, une inquiétude, une valeur donnée à cette place, que je voudrais essayer de rendre sensible. On la repère en particulier dans une approche romantique de la langue dont la psychanalyse ne s'affranchit pas totalement mais qu'elle tente d'articuler. Il existe un point indicible, inarticulable, à la limite du dire, où est attendue, pour les romantiques, la révélation. Ce lieu est en tant que tel celui qui génère la langue elle-même. On peut en donner quelques exemples, en particulier dans l'œuvre de Novalis, dont Jakobson disait qu'elle était son livre de chevet : « Tout commencement réel (*wirklich*) est un *second moment* ; tout ce qui apparaît, existe, n'apparaît et n'existe qu'en impliquant une *supposition* (*Voraussetzung*) [...]. À tout, je dois préalablement penser quelque chose d'absolu – supposer. – Ne faut-il pas aussi poursuivre, réfléchir, penser *après* ? »

Quel est ce quelque chose d'absolu qui doit être supposé à tout (et comment dès lors le compter dans ou au regard de la totalité) ? Ce qui est supposé ainsi, ce qui est posé dessous ou devant nous devance toujours, origine inassignable qui travaille le langage. Qu'est-ce qui fait parler ?

« Comment, si je devais pourtant le dire ? et si cette pulsion de la parole à parler était la marque distinctive de l'inspiration du langage, de l'efficacité du langage en moi ? et si ma volonté n'avait seulement pas voulu ce que je devais dire, de sorte qu'en fin de compte tout cela sans le savoir ni le croire est poésie, et rend compréhensible un mystère de langage ¹¹. [...] Mais le propre du langage, à savoir qu'il ne se soucie que de lui-même, personne ne le sait. »

Ce point de défaut de la langue se montre diversement et la poésie en figure le produit, la marque. Le vers « rémunère le défaut des langues », a pu écrire Mallarmé. Mais ce que le vers réintroduit, la prosodie, n'est-il pas vestige de ce qui irrémédiablement se tait, fait défection ?

La révélation dessine la figure où s'épuise la demande, son au-delà qui est aussi ce qu'elle constitue et que tentent de cerner les théories du langage, les conceptions de la poésie, et, pour les romantiques, le travail critique lui-même. Plus récemment, Benjamin propose un mythe biblique d'origine du langage, qui vaut bien, ou même mieux que les fictions psychogénétiques, où la temporalité est conçue comme développement, et imaginarisée sur le modèle de la croissance de l'image du corps. Ici s'opère un écrasement de la temporalité complexe et paradoxale qu'avance la psychanalyse et que toute approche de la question de l'origine rend manifeste ¹². Mais la psychogenèse – récusée par Lacan – n'est pas totalement éliminable. Lacan lui-même y a recours – à regret – encore tardivement dans son enseignement, assurant que c'est pour des raisons heuristiques. Il parle alors de fiction psychogénétique.

Au nombre de ces fictions, Walter Benjamin en propose une qui prend une valeur mythique avec un recours à la Bible. Ce mythe rend compte de l'imperfection des langues, telles qu'elles se manifestent pour Mallarmé dans leur pluralité ou par leur pluralité : « Les langues imparfaites en cela que plusieurs ¹³... », il manque « la suprême ». Pour Lacan, cette pluralité manifeste que le langage n'existe pas : « Si j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, c'est pour dire que le langage, ça n'existe pas. Il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent "lalangue", et ce qu'il faudrait bien, c'est que l'analyse arrive par une supposition, arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole ¹⁴. »

11. Notre traduction.

12. Voir A. Vanier, « Ce qui ne cesse pas de ne pas commencer », *Cliniques méditerranéennes*, n° 66, Toulouse, érès, 2002.

13. S. Mallarmé (1896), « Crise de vers », dans *Ceuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1945, p. 363-364.

14. J. Lacan, *Le moment de conclure*, séance du 15 novembre 1977, inédit.

Avec Benjamin, il s'agit de faire apparaître ce que la fonction de communication, la fonction instrumentale du langage, voile, cache. Elle est le déchet d'une fonction première qui est de nomination et de révélation. Il propose plusieurs temps, plusieurs niveaux du langage qui correspondent à une « gradation de l'être spirituel », car toute création linguistique est le lieu d'un conflit entre l'exprimé et l'exprimable d'une part, l'inexprimable et l'inexprimé de l'autre. Un premier niveau est celui de Dieu : « Il commence avec la toute-puissance créatrice du langage, et pour finir le langage s'incorpore en quelque sorte le créé, il le dénomme. Ainsi le langage est ce qui crée, ce qui achève, il est verbe et nom. En Dieu le nom est créateur parce qu'il est verbe, et le verbe de Dieu est savoir parce qu'il est nom ¹⁵. » En fin de compte, « Dieu, en leur donnant un nom, a rendu les choses connaissables ; mais c'est dans la mesure où il les connaît que l'homme leur donne un nom. » La nomination est créatrice des choses, les noms des choses sont donnés par Dieu. Mais ces noms demeurent sans la voix divine qui les a créés, elles demeurent en silence.

Dans l'homme, Dieu a libéré le langage qui lui a servi à créer, mais c'est un langage vidé de son actualité divine. Ainsi le langage n'est pas une nomenclature, puisque celui qui nous apparaît est déchu, et cette chute rend la corrélation entre le nom et la chose impossible. Ce langage, d'où l'énonciation divine s'est absentée, devient connaissance. « Tout langage humain n'est que reflet du verbe dans le nom. » Mallarmé aussi insistait sur la nécessité de distinguer le verbe et le nom.

Dieu n'a pas donné de nom à l'homme. L'homme est le seul qui donne lui-même un nom à son semblable. Il donne un nom à la femme, il lui en donne même deux. De la même manière, en lui donnant un nom, les parents dédient leur enfant à Dieu. Au nom qu'ils lui donnent ne correspond aucune connaissance ¹⁶.

Nous n'en sommes plus à la langue adamique, nous sommes, selon le mot de Benjamin, « dans l'abîme du bavardage », qui est aussi le lieu de notre pratique. Bavardage d'après Babel, celui de la dispersion des langues, effet du péché originel, de la chute, effet du désir. Dans ce temps, ce n'est plus le nom mais le mot qui ouvre l'ère du jugement, de la division (*Urteil*) entre mot et chose. Le mot n'est plus que le signe de la chose, nous sommes dans le temps de la surdénomination. Ainsi la parole rate nécessairement et inlassablement son objet. Avec quelques torsions, ce mythe pourrait être un mythe psychanalytique. Chez Lacan aussi, il y a, à un certain moment, le retour d'un

15. W. Benjamin (1916), « Sur le langage en général et sur le langage humain », dans *Œuvres*, tome I, trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz, P. Rusch, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2000, p. 153-154.
16. *Id.* p. 155.

ineffaçable principe de nomination, lié à la fonction paternelle, et distingué du nom.

Dans l'introduction du *Cours de linguistique générale*, Saussure propose un schéma de l'acte individuel de la parole. Il suppose deux individus, « minimum exigible pour que le circuit soit complet ». Ce schéma figure deux visages de profil, et chacun de ces visages de profil est marqué par un point dans l'oreille, un autre dans le cerveau. « Le cerveau transmet aux organes de la phonation une impulsion corrélative à l'image », les ondes sonores vont alors jusqu'à l'oreille de l'interlocuteur, de là elles sont décodées dans le cerveau et du cerveau de l'interlocuteur un nouvel acte de phonation, un message passant par sa bouche est produit qui gagne l'oreille du premier, etc. ¹⁷.

Pour la psychanalyse, ce schéma implique élision du corps et absence de l'objet. De plus le lieu d'où je parle, à partir duquel je constitue ma parole, se trouve dans l'Autre, ce que montre bien les premiers échanges langagiers de l'enfant avec la mère. Cet échange suppose de la jouissance et du corps qui est aussi relation à l'autre. La reprise lacanienne du schéma saussurien est le schéma L, qu'il appelle *le schéma* ¹⁸.

Soient une mère, un enfant, le langage et un objet quelconque, par exemple une bobine. La mère s'absente. L'enfant joue avec une bobine attachée à une ficelle qu'il fait apparaître, puis disparaître. Ce jeu est le lieu d'une économie particulière puisque, comme le souligne Freud, il s'agit de la répétition d'une situation de déplaisir ¹⁹. Ce jeu est situé par Lacan comme symbolisation primordiale, symbolisation de l'absence de la mère. Mais, pour que la mère s'absente, encore faut-il qu'elle ait été présente. Jean-Claude Milner commente ce jeu comme exemple d'un jeu privé qui objecterait à Wittgenstein ²⁰. Milner discute Wittgenstein, celui des *Investigations philosophiques* qui affirme : « Il n'y a pas de langage privé. » Il le discute avec Lacan. « L'inconscient structuré comme un langage » implique que « l'inconscient soit un langage privé ». Celui-ci fonctionne selon des règles, bien que ces règles ne soient pas publiées. Nous laissons de côté le débat concernant la linguistique pour nous arrêter précisément au commentaire du *Fort-Da* comme exemple de jeu privé, auquel l'enfant se livre sans pouvoir en formuler les règles. L'enjeu de l'interprétation de ce jeu devient crucial pour Milner, et s'incarne dans la différence entre lexèmes et phonèmes. « S'il s'agit de lexèmes, le wittgensteinien pourra toujours exciper d'un tiers (public) qui aurait publié la règle

17. F. de Saussure (1915), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971, p. 27-28.

18. Voir J. Lacan (1956), « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 53.

19. S. Freud (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *OCF.P.* XV, G.W. XIII.

20. J.-C. Milner, « De la linguistique à la linguisterie », dans *Lacan, l'écrit, l'image*, Paris, Flammarion, 2000.

du jeu de langage qu'est le fragment pertinent de la langue allemande : la paire de mots *Fort* et *Da*. Mais s'il s'agit de phonèmes, nul tiers (sinon l'Autre, qui justement est la structure) n'a pu publier, comme telles, leurs oppositions pertinentes²¹. »

Je ne m'aventurerai pas dans la discussion fort subtile menée par Jean-Claude Milner à partir de la confrontation Lacan Wittgenstein, elle me servira plutôt de prétexte. Mais s'il est vrai que Lacan a tenu à ramener l'opposition *Fort-Da* à une stricte opposition phonématique, en ce sens qu'elle implique la structure et en témoigne, pure différence qui fonde l'organisation langagière, pour autant, le texte de Freud est plus complexe qu'une simple reconnaissance de lexèmes ou de phonèmes. Freud relève la première émission vocale, le phonème « o-o-o-o » qui, selon la mère et l'observateur, peut être interprété comme un lexème « *Fort* », le deuxième terme « *Da* » est noté comme lexème et fournit, alors seulement, la confirmation de la validité de l'interprétation. Le statut du sens, à ne pas rabattre sur la signification (*Sinn/Bedeutung*), est complexe²². Les observations des échanges de paroles entre mères et bébés, en particulier dans la période dite du *turn talking*, des tours de parole, témoignent de la particularité de ces échanges. Un travail récent montre assez bien comment ils ont lieu²³. Dans ce document, l'auteur relève la différence d'interprétation faite par la mère, suivant que l'enfant émet une vocalisation ou deux. L'émission de deux vocalisations est interprétée comme unité douée de sens, « deux vocalisations sont interprétées comme un texte au moyen duquel le bébé rapporte un événement à sa mère ». Une vocalisation isolée est interprétée comme une réponse affirmative à ce que vient de dire la mère. De même pour Freud, c'est lorsque le *Da* est prononcé que l'interprétation du jeu ne présente plus de difficultés. Ainsi le sens est dans la mère, dans l'Autre, qui supporte le sujet, puisque, dans ces échanges entre mère et bébé, c'est elle qui interprète les deux protagonistes du discours. L'interprétation maternelle est son énonciation avec ce qu'elle porte de désir. Initialement, le sujet est dans l'Autre qui se le représente séparé, qui le suppose et le supporte, le porte (*holding*)²⁴. Certes, le grand

21. *Id.*, p. 22.

22. Lacan rapporte cette distinction à celle qui sépare parole pleine et parole vide, la première comme pleine de sens, lié à la duplicité du mot, dont la poésie fait son exercice et qui est porteur de vérité, car le désir a un sens. La parole vide « n'a que de la signification ». Voir J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 15 mars 1977, inédit.

23. S. Ferreira, « De l'interaction mère-bébé au dialogue mère et bébé : le premier pas », dans *La psychanalyse de l'enfant*, n° 16, janvier 1995, p. 69-83.

24. Voir A. Vanier, « D'une dyade à plusieurs. Quelques remarques à propos d'un travail avec des mères psychotiques et leurs nourrissons », dans *Psychologie clinique*, n° 12, 2001/2, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 39-50.

Autre n'est ni un semblable ni un sujet, il est la structure même, mais du fait même de la structure du sujet, il prend ce poids de sujet, et ne s'appréhende qu'à travers le petit autre. Pas d'autre accès au symbolique et au réel de la structure que par l'imaginarisation. L'Autre est véritablement un lieu tiers qui, s'il n'apparaît comme lieu qu'au terme du processus analytique, n'est pas donné ainsi, puisqu'il n'est articulable que par le nouage même des registres. Cette condition est celle de la structure du sujet de l'inconscient, qui ne cesse de faire retour là où a été évacuée l'origine.

Sur un autre versant, ce jeu signifiant comporte un objet, la bobine. En elle s'incarne ce que le nouage de la structure enserme. Il n'y a d'articulation de la structure que par la mise en fonction de cette dimension de l'objet. La bobine est, dans ce jeu, à la fois nécessaire et contingente. Il n'est pas nécessaire d'en appeler à Winnicott pour donner, avec Lacan, à la bobine son statut d'objet, d'objet *a*, ce quelque chose qui se détache fondamentalement du sujet, fragment de jouissance dont il se sépare. C'est quelque chose qui se détache du corps et en même temps le constitue. À cela, il faudrait ajouter, ou retrancher, l'absence de la mère et le déplacement, le réajustement d'une jouissance. Le retour effectif de la mère – ce jeu, selon Freud, servant à maîtriser son absence – ne procure plus la jouissance qui est maintenant attachée au jeu et à l'objet, en tant qu'il disparaît, s'absente et qu'il est lui-même commémoration d'absence. Ce qui s'effectue du fait du langage, le sujet tentera ensuite inlassablement de le récupérer par les moyens de la parole. Mais cet objet est aussi celui qu'il aura été pour l'Autre, ce qui choit quand il s'en sépare. Pour la psychanalyse, ainsi, tout n'est pas langage et le réel est retour du référent congédié par Saussure.

Ce défaut du langage qui s'imaginarise, se représente de diverses manières, est en même temps fondamental. Il est ce qui permet que tiennent langage et corps quand le sens – sexuel ou phallique – est articulé. C'est le « point où le symbolique prend corps » comme cela a été indiqué plus haut. S'il y a une fonction de la parole, il n'y a pas d'organe adéquat à proprement parler, c'est le sens même de la castration. Ainsi le sens se produit sur le fond d'un non-sens qui est constitutif. Toute œuvre littéraire nécessite un « petit fond de non-sens » pouvait dire Walter Benjamin, c'est aussi le fonds de la psychanalyse.

Ce mouvement de l'enseignement de Lacan, qui, mettant l'accent sur la dimension du réel, le conduira de la linguistique à la linguisterie, pour reprendre l'expression de Milner, est superposable au chemin de Freud et au virage des années vingt. Cet aspect est sensible en 1970 quand Lacan revient sur la métaphore et la métonymie, empruntées à Jakobson, qu'il avait substi-

tuées aux notions freudiennes de condensation et déplacement²⁵. Arrêtons-nous sur la métaphore qu'il va désormais articuler à la condensation. La métaphore est alors resituée dans la linguistique comme figure du discours, c'est-à-dire dans le symbolique. Toute désignation est métaphorique et le référent est réel, c'est-à-dire impossible à désigner. La barre saussurienne entre signifiant et signifié renvoie à un bord réel : chez Saussure l'écart du « plan indéfini des idées confuses » et de « celui non moins indéterminé des sons²⁶ », chez Lacan, comme effet du refoulement originaire qui, avec l'exclusion d'un signifiant hors de l'Autre et l'instauration du sens sexuel, produit une butée, un réel. « La métaphore obtient un effet de sens (non pas de signification) d'un signifiant qui fait pavé dans la mare du signifié » et qui manque alors métaphoriquement. C'est ce qu'opère la poésie et ce qui s'est fait, « peut se défaire ». L'effet de sens se manifeste alors comme se faisant « dans le sens du non-sens » : « Sa gerbe n'était ni avare ni haineuse » (cf. mon « Instance de la lettre »), pour la raison que c'était une gerbe, comme toutes les autres, bête à manger comme le foin. » Lacan distingue alors la métaphore de l'effet de condensation « en tant qu'il part du refoulement et fait le retour de l'impossible, à concevoir comme la limite d'où s'instaure par le symbolique la catégorie du réel ». La métaphore ressort du symbolique, la condensation met en jeu le réel et c'est pourquoi « l'effet de non-sens n'(y) est pas rétroactif dans le temps²⁷ ». L'opération constitutive du refoulement originaire n'est pas réversible, celui-ci engage une jouissance et tient au réel. Mais, en revenant à la condensation, il me semble que Lacan la redéfinit : la condensation lacanienne, équivalente à la métaphore dans le symbolique, mais distinguée, articulée, en tant que nouée au réel, n'est plus tout à fait la condensation freudienne, laquelle ne sépare pas les registres où elle joue. Cette condensation-là est celle qui met en jeu la lettre, ainsi les lettres de la triméthylamine que Freud voit dans le rêve de l'injection faite à Irma. Ainsi, ces emprunts, ces détournements, ces reprises, ces retours, ces remaniements suivent un principe, celui qui « convient à suivre l'inconscient à la trace²⁸ ».

25. Gisèle Chaboudez utilise avec finesse cette distinction dans son étude sur le rêve (*L'équation des rêves et leur déchiffrement psychanalytique*, Paris, Denoël, 2000).

26. F. de Saussure (1915), *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 156.

27. J. Lacan (1970), « Radiophonie », *Autres écrits*, op. cit., p. 416-417.

28. *Id.* p. 420.

BIBLIOGRAPHIE

- ARRIVÉ, M. 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, PUF.
- BENJAMIN, W. 1916. « Sur le langage en général et sur le langage humain », dans *Œuvres*, tome I, trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz, P. Rusch, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000.
- CHABOUDEZ, G. 2000. *L'équation des rêves et leur déchiffrage psychanalytique*, Paris, Denoël.
- DUCROT, O. 1972. *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.
- FERREIRA, S. 1995. « De l'interaction mère-bébé au dialogue mère et bébé : le premier pas », dans *La psychanalyse de l'enfant*, n° 16, janvier.
- FREUD, S. 1910. « Du sens opposé des mots originaires », *OCF.P. X, G.W. VIII*.
- FREUD, S. 1920. « Au-delà du principe de plaisir », *OCF.P. XV, G.W. XIII*.
- LACAN, J. 1956. « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
- LACAN, J. 1967-1968. *L'acte psychanalytique*, inédit.
- LACAN, J. 1970. « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1975. « Peut-être à Vincennes... », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1976-1977. *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit.
- LACAN, J. 1977-1978. *Le moment de conclure*, inédit.
- MALLARMÉ, S. 1896. « Crise de vers », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1945.
- MANNONI, M. 1988. *Ce qui manque à la vérité pour être dite*, Paris, Denoël.
- MILNER, J.-C. 2000. « De la linguistique à la linguisterie », dans *Lacan, l'écrit, l'image*, Paris, Flammarion.
- NOVALIS. 1795-1800. *Fragments*, trad. A. Guerne, édition bilingue, Paris, Aubier Montaigne, 1973.
- SAUSSURE, F. de. 1915. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971.
- VANIER, A. 2002. « D'une dyade à plusieurs. Quelques remarques à propos d'un travail avec des mères psychotiques et leurs nourrissons », dans *Psychologie clinique*, n° 12, 2001/2, Paris, L'Harmattan, 2002.
- VANIER, A. 2002. « Ce qui ne cesse pas de ne pas commencer », *Cliniques méditerranéennes*, n° 66, Toulouse, érès.

Résumé

Les emprunts opérés par les psychanalystes, principalement Lacan, de notions appartenant à d'autres champs, comme la linguistique, constituent, comme cela fut dit, un détournement. Celui-ci n'est pas sans principes. C'est à essayer d'éclairer quelque peu ceux-ci que ce travail s'emploie, y compris dans les remaniements propres aux élaborations analytiques...

Mots clés

Psychanalyse, linguistique, signifiant, langage, sens, objet, métaphore, condensation.

PRINCIPLES OF DIVERTING MEANING

Summary

Psychoanalysts' borrowing (as mainly with Lacan) of notions that belong to other fields, such as linguistics, constitute, as has often been stated, a diverting of the original meaning. But that does not mean no principles are involved. The present work attempts to cast light on the process, including in the reworking specific to analytical elaboration.

Key words

Psychoanalysis, linguistics, signifier, language, meaning, object, metaphor, condensation.